

Culture
Grand Est

L'ABBAYE D'ŒLENBERG

Nouveaux regards sur le patrimoine



La Région
Grand Est

PRÉSENTATION DE L'OPÉRATION

Le service Inventaire et Patrimoines de la Région Grand Est a entrepris depuis 2022 une étude scientifique de l'abbaye Notre-Dame d'œlenberg à Reiningue (68), avec l'autorisation de dom Dominique-Marie et le soutien de la communauté, qui vient compléter une étude initiale menée en 1984. Elle prend place aux côtés de deux autres études du patrimoine monastique régional conduites actuellement par le service, au sanctuaire du Mont Sainte-Odile à Ottrott (67) et à l'ancienne abbaye et prison de Clairvaux à Ville-sous-la-Ferté (10).

À l'abbaye d'œlenberg, vieille de 1000 ans, les piliers de la vie monastique bénédictine sont illustrés par les expressions *ora et labora* (prie et travaille) et *lectio divina* (lecture sainte). L'étude en cours analyse le patrimoine spécifique lié à la prière et celui issu du labeur, intégrant ainsi plusieurs thématiques de recherche : le patrimoine religieux, le monde du travail, les paysages et le territoire. De l'oratoire à la minoterie, les bâtiments sont analysés selon leurs fonctions religieuse, industrielle ou agricole, ainsi que les objets qu'ils renferment, objet de prière ou machine-outil.

L'enquête a pour finalité de renouveler les connaissances de ces patrimoines multiples (religieux, industriel, agricole et paysager, mémoriel), en particulier au travers de la photographie.



Vue d'amont en aval du canal de dérivation de La Doller avec, au fond, le bâtiment de la buanderie
© Région Grand Est - inventaire général / Simon DURAND

L'ABBAYE D'ŒLENBERG

Nouveaux regards sur le patrimoine

Cette exposition, conçue par le service Inventaire et Patrimoines de la Région Grand Est, présente les premiers résultats d'un travail en cours.

Elle s'appuie sur une étude de terrain et une importante campagne photographique mettant en valeur des œuvres inédites et des lieux habituellement non accessibles au public.

Textes : Olivier HAEGEL
Eric HENRY
Frank SCHWARZ

Photographies : Simon DURAND
Bastien GARNIER
Christophe HAMM

Cartographie : Abdesslem RACHEDI

Documentation /
Scénographie : Nadège TAUREAU

Contribution : Mickaël MOUNIER
Jérôme RAIMBAULT
Audrey SCHNEIDER



Culture Grand Est



Bas-relief figurant la Vierge à l'Enfant (mur est de la minoterie), attribué à Emile Stoll ou Edouard Stenzel, c. 1950. © Région Grand Est - Inventaire général / Christophe HAMM

Certains panneaux proposent aux visiteurs d'approfondir la connaissance d'un bâtiment au moyen d'un QR code.

Remerciements à : Dom Dominique-Marie et l'ensemble de la communauté monastique
M. Philippe Lizier et l'ensemble des personnes travaillant sur le site
M. Gilbert Hermann
Commune de Reiningue

L'ABBAYE NOTRE-DAME D'ŒLENBERG

Voici près de mille ans qu'Œlenberg est un haut lieu spirituel, des lointains chanoines réguliers de Saint-Augustin aux cisterciens de la Stricte Observance (O.C.S.O.), également appelés trappistes. Inlassablement depuis l'époque franconienne des communautés monastiques s'y succèdent, faisant de ce site, après le Mont Sainte-Odile, le deuxième plus ancien d'Alsace toujours en activité.

UNE ORIGINE PRESTIGIEUSE

Œlenberg est né de la fondation en 1046 par Heilwige (c. 980-1046), l'épouse de Hugues IV (970-1048), comte du Nordgau, d'un prieuré de chanoines réguliers de Saint-Augustin. Leur fils, le pape Léon IX (1002-1054), y aurait béni l'église en 1048. Il signe également un privilège qui place l'établissement sous la juridiction immédiate du Saint-Siège, ce que rappelle la croix à trois branches surmontant la chapelle Saint-Léon. Sans doute de l'origine, une communauté de chanoinesses y coexistait jusqu'à son démantèlement en 1273.

UN PRIEURÉ DANS LA MOUVANCE DE LA MAISON D'AUTRICHE

Œlenberg passe de la sphère d'influence de ses fondateurs, les comtes d'Eguisheim, à celle de leurs descendants les comtes de Ferrette. Leur dernière héritière, Jeanne (c. 1300-1351), fait passer ses terres ancestrales dans la famille de son époux, le duc Albert II d'Autriche (1298-1358). Des lors et pour plusieurs siècles, Œlenberg fait partie de l'Autriche antérieure formée des plus anciennes possessions territoriales des Habsbourg.

Un pas supplémentaire est franchi lorsque le prieuré est mis en 1531 sous le régime de la commende, c'est-à-dire qu'un ecclésiastique séculier ou un laïc perçoit personnellement les revenus de l'établissement conventuel. Les différents prévôts appartiennent tous à l'entourage de cette dynastie, comme le cardinal Antoine Perrenot de Granvelle (1517-1586), ou en est un membre, à l'instar du cardinal André d'Autriche (1558-1600), un petit-fils de l'empereur Ferdinand I^{er}.

L'archiduc Léopold d'Autriche (1586-1632), un frère de l'empereur Ferdinand II, fait don de ce prieuré en 1626 au collège des jésuites de Fribourg en Brisgau (Bade-Wurtemberg, Allemagne) qui bénéficie de longue date de la protection des Habsbourg. La résidence d'Œlenberg devient au XVIII^e siècle le centre d'une grande activité pastorale en Haute-Alsace. A la suppression de l'ordre des jésuites en 1773, les biens du collège de Fribourg-en-Brisgau passent à l'université de cette ville.

Déclaré bien national, Œlenberg va progressivement être dépeçé. Son mobilier est dispersé dans les environs, tandis que le bâti et le foncier sont vendus aux plus offrants et changent de mains au fil du temps.

UNE COMMUNAUTÉ TRAPPISTE BICENTENAIRE

Fuyant la Révolution française, quelques moines entament une vie d'errance qui les amène à trouver refuge en 1795 à Darfeld (Westphalie, Allemagne). Le climat politique qui leur est défavorable les contraint par la suite à chercher un nouvel asile. Leur prieur Pierre Klausener (1782-1850) trouve ce havre de paix en Œlenberg, où le 29 septembre 1825 une double communauté de 25 trappistes et 35 trappistines fait son entrée solennelle. Le modeste prieuré est érigé en 1831 en abbaye cistercienne de la Réforme de la Trappe.

Les différents abbés, notamment dom Ephrem (1901-1884) et dom François (1844-1922), vont enraciner et agrandir Œlenberg, en reconstituant le patrimoine foncier perdu. Ils sauront également se faire bâtisseurs, construisant des équipements adaptés et surtout une nouvelle église. L'aura de l'abbaye est telle, que 22 300 religieux et laïcs y séjournent entre 1825 et 1914 !

Œlenberg est marqué par maints changements, certains volontaires comme le déménagement en 1895 de la communauté féminine à Ergersheim, aujourd'hui à Baumgarten (Bas-Rhin), d'autres endurés avec force et courage, comme les importantes destructions lors des deux conflits mondiaux. Ces nécessaires renouvellements et leurs adaptations ont permis aux trappistes de perpétuer une histoire millénaire.



Peinture monumentale : Allégorie de la mort, par Ferdinand de Gérab (Frère Marie-Joseph), 1827.
© Région Grand Est - Inventaire général / Bastien GARNIER

1046



1626



1825



1531

1796

2023

UN LIEU DE PRODUCTION INDUSTRIELLE

Haut lieu spirituel, l'abbaye d'Enberg est établie au cœur d'un vaste domaine agricole de plus de 100 ha, qui assure la subsistance de la communauté. Les différentes cultures pratiquées servent directement à la confection des repas ou sont traitées sur place avant utilisation. Longtemps de nature artisanale, cette transformation de productions agricoles prend un tour industriel à la charnière des XIX^e et XX^e siècles avec la mise en place de chaînes de fabrication mécanisées.

LA PRODUCTION DE FARINE ET D'HUILE

Deux moulins sont associés à l'abbaye depuis le Moyen-Âge. L'un est situé au pied du versant sud de la colline d'Enberg, le second, appelé Hartmühle, est implanté à Burnhaupt-le-Bas.

Après leur saisie durant la Révolution, ils sont acquis par des particuliers qui en assurent l'exploitation. Les trappistes rachètent le moulin d'Enberg en 1837 et celui de Burnhaupt-le-Bas en 1855. Dans le premier, ils procèdent à la mouture de la farine et, dans le second, ils confectionnent également de l'huile.

Malgré des améliorations effectuées jusque dans les premières années du XX^e siècle, l'exploitation reste de nature artisanale jusqu'à la Première Guerre mondiale. Les deux établissements sont gravement endommagés lors du conflit. Au moment de l'armistice, on décide de ne plus exploiter le moulin et l'hullerie de Burnhaupt-le-Bas et de les transformer en centrale hydroélectrique. En revanche, le moulin d'Enberg est reconstruit en 1921 sous la forme d'une minoterie moderne organisée sur cinq niveaux et doublée d'une hullerie mécanisée.



Vue aérienne du site de l'abbaye d'Enberg. © Région Grand Est - Inventaire général / Simon DURAND

LA FABRICATION DE LA BIÈRE

Après la saisie de l'ensemble conventuel et sa vente comme bien national, un restaurant et une petite brasserie artisanale sont aménagés par des particuliers dans un bâtiment. Lorsque le couvent est racheté par l'abbé Sparngel en 1821, ces activités sont transférées au sein de maisons privées construites en 1812 sur le versant occidental de la colline d'Enberg. Cette brasserie est rachetée par le couvent en 1868 et les moines en poursuivent l'exploitation pour leur consommation. L'idée de se doter d'une fabrique de bière est déjà ancienne puisqu'elle justifie le creusement, entre 1852 et 1857, d'un réseau de caves de garde dans le sous-sol de la colline.

Pour garantir une production plus aisée et plus conséquente, dom Ephrem Van der Meulen (1850-1884) décide d'aménager une nouvelle brasserie au sein de la buanderie qui voit le jour en 1872 au bas du versant sud de la colline. Parallèlement, on commence à cultiver du houblon et de l'orge sur le domaine. La cohabitation des deux activités dans le même espace s'avère problématique et il est décidé, en 1891, d'ériger une nouvelle brasserie au cœur du couvent. Celle-ci, couplée à une malterie, dispose d'un équipement moderne et mécanisé permettant une production annuelle de l'ordre de 2 800 hl. Ce basculement dans la production agro-alimentaire industrielle est favorisé par la construction, en 1903, d'une centrale électrique qui fournit la force nécessaire au fonctionnement des différentes machines.

L'ABANDON DE CERTAINES ACTIVITÉS DE PRODUCTION

Liées au contexte socio-économique, à l'appétence de l'un ou l'autre des membres de la communauté pour telle ou telle activité mais aussi à l'évolution de leur nombre au sein de l'abbaye, les productions industrielles du monastère connaissent des destins contrastés. La production de bière ne survit pas à la Première Guerre mondiale.

L'hullerie transforme le colza jusqu'au milieu des années 1980. Abandonnée depuis près de 40 ans, cette activité est en train de renaitre avec l'aménagement d'un nouvel atelier de production au sein de l'ancienne fromagerie.

Production phare du lieu, la farine n'a en revanche jamais cessé d'être produite au sein de la minoterie. Jouissant d'une grande notoriété et commercialisée au sein du réseau monastique, elle assure toujours une part substantielle des revenus de la communauté.



LA MINOTERIE

DU MOULIN MÉDIÉVAL À LA MINOTERIE

Le moulin de l'abbaye d'Œlenberg, d'époque médiévale est progressivement modernisé après son rachat en 1837 par les trappistes. Équipé de quatre paires de meules, l'établissement est alors profondément remanié et devient une minoterie. En 1885, il est pourvu d'une machine à vapeur puis équipé en 1911 d'une paire de cylindres doubles et de différentes machines pour le traitement du blé.

Durant la Première Guerre mondiale, le moulin est fortement endommagé et doit être reconstruit. La nouvelle installation, intégralement mécanisée, est assurée par les Établissements Schneider, Jaquet & Cie à Strasbourg.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, la minoterie est une nouvelle fois détruite. Suite à sa reconstruction, une nouvelle chaîne de production est conçue par l'ingénieur Christophe Rabenstein de Strasbourg. Assemblée par la firme strasbourgeoise Nehlig, Heuser & Cie, elle comprend six broyeurs à cylindres, livrés par la société J. Maier & Co de Gossau (Suisse) et deux plansichters, blutoirs mécaniques formés de plusieurs tamis.

En 1978, l'établissement occupe trois religieux et six ouvriers laïcs. Le dernier moine à travailler sur place quitte ses fonctions au milieu des années 1990. Aujourd'hui, la minoterie compte quatre salariés pour une production moyenne de 1 200 tonnes de farine par an.



UNE USINE DE PRODUCTION DE NATURE PATRIMONIALE

Édifiée au pied du versant sud de la colline d'Œlenberg, la minoterie est desservie par un canal de dérivation de la rivière Doller. Le site est bordé, sur l'élévation antérieure, d'une cour fermée à l'est par une vaste dépendance agricole et commandée au sud par un portail métallique surmonté d'une croix.

Le bâtiment de production, de plan rectangulaire et construit en maçonnerie enduite, comprend trois étages et un niveau de comble, tous desservis par un monte-charge. Il est couronné d'un toit à longs pans avec demi-croupes. Édifiée avec une ossature intérieure et une charpente apparente en béton armé, la minoterie est ajourée de baies rectangulaires jumelées. Un bandeau d'étage orne l'édifice dont l'élévation antérieure porte un bas-relief représentant une Vierge à l'Enfant.

La partie sud-ouest du bâtiment abrite quatre grands silos maçonnés pour le blé sale et quatre petites cellules pour le blé propre. Le rez-de-chaussée est occupé, en partie postérieure, par le bâtiment d'eau établi sur le cours du canal de dérivation. Ce dernier conserve, en sous-sol, deux turbines hydrauliques aujourd'hui à l'arrêt.

Au premier étage est réalisé le broyage du grain au moyen des six appareils à cylindres installés en 1947 ainsi que l'ensachage de la farine. Au deuxième étage, on procède au nettoyage des grains. Un dortoir réservé aux frères et comptant trois cellules de couchage y est également aménagé. Le tamisage de la farine s'effectue au troisième étage.

La salle des machines qui prolonge la minoterie au nord se déploie en rez-de-chaussée sous un toit à longs pans avec croupe au nord. Bâtie en maçonnerie enduite, elle est ajourée à l'ouest de grandes baies rectangulaires. À l'intérieur, le bâtiment conserve son pont roulant, ses organes de transmission et l'alternateur.



LA BRASSERIE

UNE PRODUCTION BRASSICOLE À USAGE DOMESTIQUE

Durant de longues années, les moines trappistes d'Elzenberg se reposent sur une petite brasserie artisanale établie à proximité pour assurer leur approvisionnement en bière.

En 1891, il est décidé d'ériger au sein de l'abbaye une unité de production dédiée, couplée à une malterie. Le nouvel édifice s'élève sur six niveaux et deux travées structurelles.

L'atelier de production est équipé de deux chaudières en cuivre avec brassoir et dôme, de deux réservoirs d'eau, d'une cuve-matière carrée avec brassoir, de deux pompes à bière et de trois refroidisseurs. La production de l'établissement, de l'ordre de 2 800 hl annuels dans la première décennie du XX^e siècle, sert prioritairement à la consommation du couvent. Le surplus est vendu à l'extérieur.

En 1903, on décide la construction d'une centrale électrique. Elle prend place dans une extension de la brasserie qui est augmentée d'une travée structurelle au nord. Les étages servent de greniers supplémentaires pour la malterie. Mise à l'arrêt durant la Première Guerre mondiale, la brasserie n'est jamais relancée. Après avoir servi de lieu de stockage pour le blé cultivé sur le domaine, l'ancienne brasserie est aujourd'hui désaffectée.



UNE BRASSERIE MODESTE D'ÉPOQUE ALLEMANDE

Un même édifice réunit la brasserie-malterie et la centrale d'énergie. Il est bâti en maçonnerie de briques enduites et couvert d'un toit à longs pans avec corniche en ciment moulé et tuiles mécaniques. L'ensemble est cantonné de chaînes d'angle droites à refends en ciment.

L'édifice se signale par la multiplicité et une hiérarchisation de ses ouvertures. Il est ajouré, au sud, à l'est et à l'ouest, de baies jumelées en arc segmentaire de taille variable. Les espaces de combles les plus élevés sont en outre percés d'oculi. L'élévation septentrionale est animée de baies en plein cintre disposées selon un schéma pyramidal couronné d'un oculus.

La partie antérieure de l'édifice, dédiée à la brasserie et à la malterie, comporte un sous-sol, un rez-de-chaussée surélevé, trois étages et deux niveaux de comble. La partie axiale de l'élévation méridionale est occupée par la touraille, servant à sécher l'orge pour arrêter la germination, qui se déploie sur cinq niveaux et un sous-sol où est installé le foyer permettant la production de chaleur. Les différents niveaux alternent grilles métalliques au maillage très fin pour le grillage des grains d'orge et plafonds en voûtains de briques percés d'évents pour l'échappement de la fumée. Les autres espaces comprennent, au rez-de-chaussée, les anciens ateliers de fabrication de la brasserie - vidés de leurs équipements - et, dans les étages et les combles, les greniers disposés en enfilade où l'on pratiquait la germination et le dégermage des grains d'orge.

La partie postérieure de l'édifice, occupée en partie basse par la centrale électrique, comprend un sous-sol partiel, un rez-de-chaussée de grand développement, deux étages et deux niveaux de comble. Son cœur est occupé par un réservoir d'eau aérien maçonné, de plan carré. La salle des machines, au rez-de-chaussée, a perdu ses équipements. Les étages, bas de plafond et soutenus par des poteaux en bois et des sous-poutres en profils métalliques, et les niveaux de comble sont occupés par des greniers de stockage communiquant avec ceux de la malterie voisine.



LA BUANDERIE

LA BUANDERIE, UN ÉDIFICE AUX FONCTIONS MIXTES

En 1872, le père-abbé dom Ephrem Van der Meulen (1801-1884) décide la construction d'une buanderie, au bas du versant sud de la colline. On y aménage également une brasserie qui est finalement déplacée en 1891.

En 1906, la buanderie est équipée d'une chaudière à deux bouilleurs, construite par la Société Alsacienne de Constructions Mécaniques de Illkirch-Graffenstaden (67), et montée initialement au sein du moulin mitoyen. À cette époque, l'édifice abrite également une distillerie, aménagée vraisemblablement dans la partie orientale du bâtiment.

La buanderie est fortement endommagée lors des combats de la Première Guerre mondiale et doit être reconstruite à l'issue du conflit. Elle reste en fonction jusqu'en 1968, date à laquelle une nouvelle buanderie est aménagée au sein de la fromagerie du couvent. L'édifice, aujourd'hui inutilisé, est protégé au titre des Monuments historiques depuis 1992.

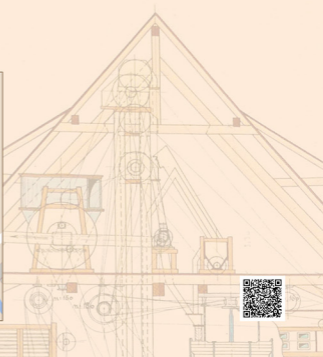
UN ÉDIFICE QUI CONSERVE LA TRACE DES ACTIVITÉS PASSÉES

De plan rectangulaire, la buanderie est longée, sur son élévation postérieure, par un canal de dérivation de la rivière Doller.

Bâtie en maçonnerie de briques enduites, elle comporte un étage sous un toit à longs pans avec demi-croupes. L'ensemble est ajouré de baies en arc segmentaire.

Au rez-de-chaussée, la partie orientale est occupée par une petite pièce qui faisait vraisemblablement office de distillerie. Elle est toujours équipée de deux grandes cuves maçonnées flanquées des vestiges d'un fourneau. À l'ouest, se déploie un vaste espace qui servait au lavage du linge et dont le plafond en volées de briques et profilés métalliques est soutenu par une rangée médiane de trois poteaux circulaires en fonte reposant sur des dés en grès.

Cet espace conserve deux grands bacs de trempage maçonnés, un ensemble de deux cuves métalliques circulaires insérées dans une enveloppe de briques ainsi qu'une chaudière également maçonnée de briques. À l'étage, dédié au séchage et au pliage du linge, on retrouve les dispositifs d'étendage ainsi que le monte-charge.



L'HUILERIE

UNE HUILERIE DE NATURE INDUSTRIELLE

Jusqu'à la Première Guerre mondiale, les trappistes exploitent une huilerie au sein du moulin dit Hartmühle à Burnhaupt-le-Bas. Suite au conflit, la communauté décide d'installer l'huilerie et sa presse au pied de la colline d'CElenberg, à côté de la minoterie. L'établissement est victime d'un incendie le 24 janvier 1945 qui le ruine intégralement. Il est reconstruit et doté d'une installation moderne au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. En 1954, on y adjoint une raffinerie qui permet d'accroître la quantité et la qualité de la production.

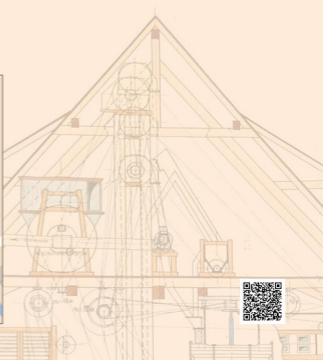
L'établissement fabrique de l'huile à partir du colza cultivé en partie sur le domaine. À partir de 1976, une campagne de presse soulignant des effets cancérigènes de l'huile de colza ralentit fortement la commercialisation. La production est finalement stoppée en 1986 et les installations déposées au courant des années 1990.

UN ÉDIFICE CONSERVÉ MAIS VIDÉ DE SES ÉQUIPEMENTS

L'huilerie est adossée à la minoterie, par le sud. Construite en maçonnerie enduite, elle compte un rez-de-chaussée et un étage. Elle est couverte d'un toit à longs pans et ajourée de baies rectangulaires.

Édifiée en maçonnerie enduite, la raffinerie se compose en partie centrale de l'atelier de fabrication en rez-de-chaussée, encadré de travées latérales à un étage carré aménagées en espaces de vie. L'ensemble est couvert d'un toit à longs pans avec demi-croupe au sud.

L'atelier de fabrication, ajouré à l'est de grandes baies rectangulaires, a été vidé de l'ensemble de ses équipements. Ne subsistent que la plateforme métallique avec des réservations pour les cuves à huile aujourd'hui déposées et l'arbre de transmission avec ses poulies et son moteur.



LE PATRIMOINE RELIGIEUX

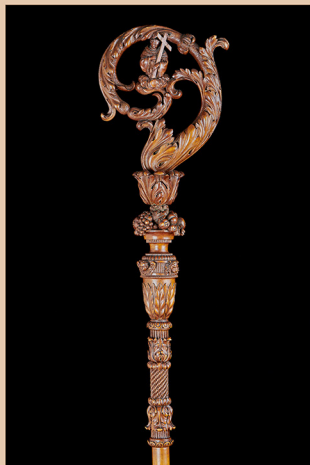
Malgré les destructions et les renouvellements sur lui-même, Celenberg conserve maints témoins de mille ans d'histoire.

De l'origine, aux XI^e et XII^e siècles, sont notamment parvenus jusqu'à nous le chœur du sanctuaire roman ou encore une élégante croix de procession en bronze. L'apport des siècles suivants est plus ténu, il est surtout matérialisé par la rénovation des bâtiments entreprise par les jésuites dans la première moitié du XVIII^e siècle.

La part majeure de ce patrimoine est le fruit de la communauté trappiste, qui est établie à Celenberg depuis 1825. Si l'église abbatiale Notre-Dame en est la figure de proue, ce patrimoine constitué d'œuvres d'époques et d'origines diverses rappelle le rayonnement de la grande famille cistercienne.

LA RENAISSANCE D'UN ÉTABLISSEMENT MONASTIQUE

Quelques témoins évoquent la genèse de la communauté, son abbaye-mère de Darfeld (Westphalie, Allemagne) et les figures de son premier abbé dom Pierre I^{er} (1782-1850) et de frère Marie-Joseph (1772-1846 - Ferdinand de Garamb dans le monde). D'autres illustrent le rôle majeur de dom Ephrem (1801-1884), qui à partir de 1850 œuvre à la consolidation et au développement de l'abbaye. Ainsi, sont conservés des objets apportés par les moines en 1825 ou des tableaux commandés afin d'orne l'ancienne église des jésuites.



Crosse pastorale, 1^{er} quart XIX^e siècle. © Région Grand Est - Inventaire général / Simon DURAND

UNE ABBAYE FLORISSANTE AU TOURNANT DES XIX^e ET XX^e SIÈCLES

C'est à dom François (1844-1922), élu abbé en 1889, que l'on doit en grande partie l'image que nous avons de cette abbaye aujourd'hui. Afin de donner un lieu de prière et de travail adapté à la communauté qui connaît alors son expansion maximale, il entame une vaste campagne de reconstruction à l'échelle de la totalité du site.

Si cette entreprise monumentale se fait avec le concours de sociétés et d'artisans, elle a surtout été par la communauté des moines qui contribuent selon leurs aptitudes et savoir-faire à ce grand œuvre.

C'est bien sûr la nouvelle église abbatiale, consacrée le 9 mai 1905, qui symbolise le mieux cet élan. Cette réalisation d'inspiration romane est due à l'architecte mulhousien Alexandre Louvat (1864-1948). La statue de Notre-Dame d'Élenberg, qui veille toujours depuis les hauteurs du chœur sur la communauté, est quant à elle l'œuvre de Théophile Klem (1849-1923), fabricant de mobilier religieux et sculpteur.



CELENBERG ÉPROUVÉ CELENBERG RÉNOVÉ

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, dom Pierre II (1868-1952) a eu la lourde charge de reconstruire une abbaye ravagée et meurtrie par les bombardements. Il confie la tâche de rénover le sanctuaire à l'architecte Paul Kirchacker (1875-1935). Ce dernier garde en grande partie la structure initiale et modifie fortement les élévations et les toitures. En effaçant son caractère néo-roman, il lui donne un aspect plus classicisant. À peine cette entreprise achevée, le second conflit mondial frappe Celenberg ; l'église de nouveau endommagée est restaurée entre 1947 et 1952.



ÉGLISE CONVENTUELLE SAINT-LÉON

L'ÉGLISE PRINCIPALE DEVENUÉ CHAPELLE

Située à l'est du site de l'ensemble abbatial, l'actuelle chapelle Saint-Léon est le cœur de l'ancienne église conventuelle. Elle est édifiée à la suite de la fondation de l'abbaye en 1046 par la comtesse Heilwige (c. 980-1046), mère du pape Léon IX, et est la seule partie qui conserve sa vocation religieuse et le souvenir de son vocable.

Elle a été remaniée une première fois à la fin du Moyen Âge, comme en témoignent l'adjonction d'un nouveau transept et des clés de voûtes armoriées de la fin du XV^e siècle. De plus, l'église est rehaussée en 1730 avec l'ajout d'un contrefort au nord du chevet de l'église, portant l'inscription 17 IHS 30.

La nef est reconstruite 25 ans plus tard, alors que les jésuites sont installés à Celenberg. Au retour des religieux en 1825, la nef sert de salle capitulaire avant d'être transformée en bibliothèque, probablement après 1905, au moment de la construction de l'église Notre-Dame.

LE CHEVET, SEUL TÉMOIN DE L'ÉPOQUE MÉDIÉVALE

La chapelle Saint-Léon présente un chevet plat de taille réduite. D'autres exemples identifiés existent à Murbach (1140-1150), Lautenbach (1140-1160), Andlau (c. 1150), ainsi qu'à Maulbronn (Allemagne, Bade-Wurtemberg, 1170) et à Guebwiller (1180-1230).

L'analyse des lésènes, bandes verticales de pierre, permettent de la mettre en lien avec les églises conventuelles de Marmoutier (1150-1170), de Murbach, d'Andlau, et de Lautenbach, ou encore des églises paroissiales Saint-Erhard de Westhoffen (c. 1150), Saint-Pierre-Saint-Paul de Rosheim (1150-1180) et Saint-Léger de Guebwiller.

De même, les chapiteaux subsistants sont ornés de motifs tressés, feuillagés et cubiques, que l'on retrouve localement aux églises déjà citées de Murbach, Lautenbach ou Rosheim, ainsi que dans des régions limitrophes. Le chapiteau sculpté des têtes des saints Pierre et Paul évoque probablement la juridiction immédiate exercée sur Celenberg par le Saint-Siège. Le traitement des visages et le rinceau central rappelle la sculpture locale du milieu du XII^e siècle.

Ainsi, l'analyse stylistique du chœur de l'église Saint-Léon vient étayer une construction à partir du milieu du XII^e siècle selon les formes en usage dans le Rhin supérieur, soit un siècle après la fondation du premier prieuré.

